

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 8ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

Un an - - - \$2.00
Six mois - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44

20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

ADMINISTRATEURS

VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795



Cabinet de travail de Madame Adam.

...SOMMAIRE...



Sir Wilfrid Laurier — Lady Laurier,
(poésies) ... Bourbeau-Rainville
"Nos Amitiés Politiques avant l'Abandon de la Revanche."—Françoise.

Souvenir d'une Classe au Séminaire de Québec..... Pascal Poirier

Un grave problème... Nestoria

Notre Concours..... La Direction

Le Suffrage des Femmes.....
Louisa Vessot-King

Nouvelle..... Henri Denan

Le Coin des Lectrices,
Cousine Divonne

"Le Marché des Ames",.....
Christine ue Linden

Un inestimable cadeau ... Françoise

Conseils Utiles, Recettes Faciles, etc.

Les Cervelines (feuilleton)
Collette Yver



UNE... MERVEILLEUSE DECOUVERTE

— LISEZ CECI : —

C'est dans votre intérêt : Pour cette raison, une dame après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussit à découvrir un remède infallible contre les maladies de rognons et de la vessie, et faillite la digestion, et la surnommé

“ LA JOIE DU PEUPLE ”

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé “La joie du peuple”, que “Madame Séguin” m'a vendu pour la maladie du “Foie” et des “Rognons” dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendu à la santé. Après avoir essayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Séguin qui m'a rendu à la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Séguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclaré inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Séguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvilliers, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.

En vente dans toutes les Pharmacies et Magasins Généraux.

CONSULTATIONS GRATUITES

Heure du Bureau :

de 8 à 10 a. m. — de 7 à 10 p. m.

DÉPOT PRINCIPAL :
412 Rue Cuvillier, près Ontario,
HOCHELAGA.

Mme V. SEGUIN.



CHAMBRE DU

RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL.

Montréal, 30 Avril 1897

*D'après les informations
prises à bonne source je n'hésite
pas à recommander M^{lle}
Victoria Séguin comme digne
de toute confiance. Ses
remèdes sont considérés
comme efficaces pour ce
genre de maladie.*

*Alfred Bouchard
Recorder de la Cité de
Montréal*

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 8ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

Un an - - - - \$2.00
Six mois - - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - Quinze francs
Six mois - - - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44

20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

ADMINISTRATEURS

VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795

Sir Wilfrid Laurier

*Gardien de ton pays, médiateur des races,
Artisan de progrès, de paix et de bonheur,
Guide prudent et sage au péril, à l'honneur,
Ta vie est comme un phare aux lumineuses traces.*

*Tu montas à la gloire et dominas les masses
Par la force du verbe et du rude labeur,
Sans te douter qu'un jour, même par le vainqueur,
Tu serais désigné pour les premières places.*

*Jamais tu n'intriguas pour dépasser autrui
Tu parus et laissas juger l'arbre à son fruit.
Aujourd'hui plus d'un peuple acclame à ton ouvrage.*

*Quand tu sers de modèle à l'illustre Botha,
Pendant que tu conduis le vaisseau de l'Etat,
Pourquoi l'hiver des ans a-t-il droit de suffrage !...*

BOURBEAU RAINVILLE.

Aylmer, 31 décembre, 1908.



Lady Laurier

*Protectrice de ceux que l'idéal appelle,
Tu leur ouvres ta bourse et tu quêtes pour eux,
Pour qu'ils puissent aller au pays des aïeux,
Apprendre le secret des œuvres immortelles.*

*Protectrice de ceux que le malheur flagelle,
Tu leur ouvres ta bourse et ton cœur généreux
Pour qu'ils puissent sortir du chemin douloureux
Et sentir en leur âme une force nouvelle.*

*Auprès du protecteur du talent indigent
Que tu secondes bien son rôle intelligent
Toi qui fus son meilleur ministre des finances !*

*La faux du temps pourra trancher vos jours bénis
Il restera toujours ici-bas tous ces nids
Où vous avez tous deux ranimé l'espérance.*

BOURBEAU RAINVILLE.

Aylmer, 31 décembre, 1908.



Nos Amitiés politiques avant l'abandon de la Revanche.

Madame Juliette Adam vient de m'adresser un autre volume de ses Mémoires, — le sixième! — dont l'intérêt extrême ne le cède en rien à ceux qui l'ont précédé.

Rien d'attachant, il faut bien le reconnaître, comme la lecture de ces notes personnelles, de ces tranches de vie, palpitantes encore du rôle joué sur la scène de la réalité.

Dans ces Mémoires, les charmes se déroulent multiples. Il y a d'abord, la curiosité, la sympathie, la sollicitude que ces personnages dont les noms, nous sont, pour la plupart, très familiers, excitent en nous. Puis, il y a la manière entraînant, vive et colorée avec laquelle l'écrivain les met en lumière, les fait parler, les regarde agir.

On dirait que tous ces faits se sont passés hier, que vous en avez été les témoins ou les confidents, tant l'action nous est racontée avec mouvement et réalisme.

Quelle belle page d'histoire contemporaine à lire et à déguster!

Deux personnages absorbent l'attention dans "Nos Amitiés Politiques avant l'Abandon de la Revanche": ce sont, Thiers et Gambetta.

Ce dernier surtout, nous étant décrit par le menu, complète dans notre imagination le portrait que lui dédie Hanotaux dans son "Histoire de la France Contemporaine". Nous aimons à faire avec ce tribun fameux, "cette personnalité puissante, large surabondante, qui ne fut pas seulement l'orateur, mais qui fut l'éloquence," ainsi que l'écrit M. Hanotaux, une connaissance plus intime que celle que nous a déjà donnée l'éminent historien. Ce désir est comblé par la relation des rapports amicaux entre le ménage Adam et Gambetta. Nous avons vu, dans un volume précédent de Mé-

moires, comment Gambetta fit la connaissance de la Grande Française, nous suivons dans celui-ci le développement de cette amitié forte et sincère qui devait par la suite entrer dans leur vie.

Le livre s'ouvre après que Thiers jeté hors du pouvoir, redevient un redoutable chef d'opposition. La haute et vieille amitié qui l'unit à Edmond Adam se resserre davantage, ce qui permet à la femme de lettres de voir de près et d'apprécier comme elles le méritent les œuvres du "petit bourgeois".

Dans cette atmosphère politique, se ment encore Victor Hugo "tour à tour d'une clairvoyance géniale ou colossalement invraisemblable, qui émerveille par sa divination et fait sourire par sa naïveté."

"Un géant, qui, parfois, las de chevaucher sur l'immense Pégase, enfourche un petit cheval de bois," dit Adam.

Entre temps, Rochefort est déporté à la Nouvelle-Calédonie. Pour consoler ses enfants, il leur répète à l'oreille: Je vous jure de m'évader.

Éventuellement, nous voyons cette évasion s'effectuer. Mais, ma grande amie me permettra bien d'exprimer le regret qu'elle ne nous ait pas fait connaître de quelle manière cette évasion s'est opérée. La surveillance étroite et dure qui entourait le déporté fait conjecturer que les détails de cette fuite durent être particulièrement dramatiques.

Je ne pourrai suivre l'illustre narratrice à travers le récit de tous les incidents politiques de cette époque, qu'elle relate pourtant avec tant de brio et de clarté.

C'est au café Riche qu'ont lieu ces fameux dîners du mardi d'une importance politique très grande, et qui se compose d'un groupe direc-

teur de groupes républicains. Madame Adam est admise, avec son mari, à ces dîners extraordinaires où le nombre des convives ne dépassait pas douze. En fait, partout où va son mari, Mme Adam l'accompagne. Tous connaissent son attachement passionné à la France, tous connaissent sa discrétion et les services que son intelligence et son jugement mettent au service de son pays. Il n'est donc pas étonnant que nous ayons sur les événements de cette époque des données à la fois très justes et très sûres.

Nous assistons successivement au procès de Bazaine, en qui, elle ne veut reconnaître autre chose qu'un traître de la plus dégoûtante espèce.

"L'homme n'avait pas même conscience de la grandeur des sentiments que son crime remuait dans l'âme de ses accusateurs," lui dit plus tard, le duc d'Aumale...

"Cet homme, ajoute-t-elle, a tenu entre ses mains le salut de l'adorée patrie; s'il l'avait voulu l'Alsace et la Lorraine seraient encore françaises."

Après la chute de l'Empire, la République est encore menacée par le rétablissement en perspective de la monarchie dans la personne du comte de Chambord. On sait, en effet, qu'il n'a tenu qu'à une couleur de drapeau l'avènement de Henri V.

Au milieu de ces bruits politiques, le lecteur assiste à l'apparition et au triomphe des "Lettres de mon Moulin", d'Alphonse Daudet. "L'esprit en déborde à tel point, écrit Mme Adam, qu'à tout moment, dans la conversation, les mots des "lettres" reviennent, et qu'il est impossible pour tout Français de ne pas les avoir lues..."

Un peu plus tard, c'est le "Quatre-vingt-treize" de Victor Hugo, où "le puissant poète vole à des hauteurs vertigineuses, et où les figures y paraissent hissées exagérément."

Mais, si Juliette Lamber admire quand même Hugo dans ses exagérations, elle est forcée de constater en lui "des petitesesses" dont l'une

nous est révélée à propos de l'évasion de Rochefort. Celui-ci, de Sydney qu'il a réussi à gagner, demande, par dépêche, à ses amis, un crédit de mille livres à la banque de cette ville.

Ceux-ci décident sur l'heure d'ouvrir une liste de souscriptions. On inscrit Victor Hugo pour une participation de cinq mille francs, et Madame Adam est chargée d'aller le lui apprendre. Je laisse la parole à l'historienne:

Raconterai-je la triste scène qui eut pour témoins Mme Drouet, Flaubert et Vacquerie.

J'entre chez Victor Hugo et je parle de la dépêche de Rochefort. "C'est un pick-pocket", s'écrient à la fois Victor Hugo, Flaubert et Vacquerie.

Je donne ma raison qu'ils acceptent après une courte discussion.

"Il faut, dis-je, envoyer sur l'heure ces 25,000 francs, et tous les amis de Rochefort seront heureux de..."

Victor Hugo m'interrompt, et, dans un beau geste:

"Vacquerie, le 'Rappel', demain, doit ouvrir une souscription nationale.

—Pardon, cher grand maître, c'est impossible: vous jugerez de cette impossibilité par la réponse de Pedro Gill, qui refuse d'envoyer l'argent à Rochefort par crainte de le voir saisir, les lois y autorisant le gouvernement.

—C'est impossible, ajoute Vacquerie, plus impossible encore qu'il ne me l'a été de faire signer à Rochefort son roman dans le 'Rappel'. C'est un condamné.

—Voici d'ailleurs, repris-je brièvement, ce qu'Adam et Gambetta ont décidé: Les deux plus grands amis de Rochefort, vous, cher grand maître, et Adam donneront 5,000 chacun, et une douzaine d'autres, dont Gambetta, donneront chacun 1,000 francs.

—Mais, croyez-vous que j'ai 5,000 francs dans mon secrétaire?"

Et il me désigna ce meuble dans le salon.

Adam avance les 25,000 francs que George Perin portera demain à Londres, répliquai-je un peu sèchement, et il attendra, cher grand maître, tout le temps qu'il vous plaira pour le remboursement.

—Je ne puis donner 5,000 francs, je ne les ai pas, n'est-ce pas, madame, je ne les ai pas?" répète Victor Hugo en s'adressant à Mme Drouet, qui garde un silence embarrassé.

Je me lève.

"J'ai 1,000 francs à recevoir d'Hachette dans un mois. Si Adam veut les avancer pour moi, je lui délèguerai ma créance.

—Je lui transmettrai votre proposition," répondis-je après avoir serré la main de Mme Drouet et seulement salué Vacquerie et Victor Hugo.

Flaubert, qui s'est levé en même temps que moi, m'accompagne et me met en voiture.

Il ne me dit pas un mot, mais avec un juron je l'entends murmurer:

"C'est dommage que je ne sois pas un ami de Rochefort."

Adam refuse un instant de croire à mon récit. Il court à la "République Française".

"J'espère que Gambetta et toi, lui dis-je, vous n'accepterez pas les 1,000 francs de

Victor Hugo. Génie n'implique pas générosité, retenons-le."

Mais Gambetta décide qu'on acceptera les 1,000 francs de Victor Hugo...

Une partie très importante du livre de Mme Adam est réservée à la publication des lettres très personnelles et inédites de Gambetta. Ces lettres, qui sont, ainsi que le déclarait Spuller, l'ami intime de Gambetta, des "conversations" et, où, comme le disait Challemel, il fait son Sévigné, sont d'un intérêt transcendant. Ce sont de précieux documents dont plus d'un homme politique, voire même, plus d'un écrivain pourraient envier la possession. "Elles peignent, écrit Mme Adam l'ami incomparable, le chef dirigeant toutes les luttes, le patriote rapportant tout à notre France, tout entier possédé par l'idéal de ses idées, absolument désintéressé quant aux bénéfices personnels à tirer de son autorité, de sa popularité croissantes..."

Cette noble amitié entre l'éminente Française et l'homme d'État, autorise Mme Adam à lui faire entendre quelques rudes vérités. C'est à elle que revient le plus souvent la difficile mission de dire à Gambetta :

"Mon cher ami, vous avez été dur pour Spuller, pointu pour Challemel, bousculant pour Lepère, sec pour Pichat." Mais aussi, n'était-elle pas la seule — avec Adam et Spuller — à ne mêler jamais à son amitié "un sentiment de préoccupation ou d'ambition personnelles." Une amitié, quand elle est sincère, fidèle et désintéressée peut s'octroyer le privilège de dire toute la vérité.

J'aimerais à citer les bons mots de chacun de ces hommes remarquables dans la société desquels, Mme Adam eut la gloire et le délice de vivre: mots d'esprit, de haute philosophie, de morale, de mordante raillerie, de fine moquerie.

Je renvoie mes lecteurs au livre lui-même, dont, je ne puis donner ici, hélas! qu'une si imparfaite impression.

Tout de même, je ne puis résister au désir de citer cette vaillante ré-

ponse de Challemel qui, se défendant contre les attaques violentes de ses adversaires, s'écria:

"Ma politique ne consiste pas à rompre avec les passions, mais à les maîtriser et à les calmer..."

Thiers lui, tout malin qu'il est trouve que: "L'esprit, c'est de la poudre aux moineaux!"

Spuller, "cette conscience faite homme", qui craint toujours de voir dans l'évènement qui surgit "une affaire".

"Oh! les affaires, dit-il, ça se glisse partout comme les serpents, et j'ai peur de ce qui rampe."

Et madame Adam elle-même, à propos de franc-maçonnerie, s'écrie avec une belle indignation:

"Qu'est-ce que ces loges fermées, maçonnées, aux épreuves secrètes, d'où les femmes sont exclues? Des caves qui doivent faire trouver plus belles, les églises!"

Depuis son mariage, Mme Adam a peu écrit. C'est que son mari redoutait pour la jolie épouse le feu des malveillantes critiques. Mais peut-on guérir ce mal divin qui s'appelle écrire? — En cachette, de son mari, Juliette Lambert a fait un roman: "Jean et Pascal", et profitant d'une visite de Gambetta aux "Bruyères", qui est, comme on se le rappelle, la maison de campagne des Adam, au golfe de Juan, elle lui soumet son travail. S'il le juge inférieur, c'est fini, elle laissera tomber sa plume:

Cette épreuve décisive, d'avance lui donne le trac. Laissons Mme Adam, raconter elle-même, cette page de vie:

"Gambetta s'aperçoit de ma préoccupation, il s'en moque avec sa verve endiablée.

"Seul juge, grand juge, gare! répète-t-il. Responsabilité colossale vis-à-vis du maître de la maison auquel il doit une hospitalité généreuse. Insensibilité totale pour le charme de la voix de l'auteur. Sévérité absolue, justice intégrale, seule digne des moralités littéraires d'un triumpvirat comme le nôtre."

Enfin l'heure, que je retarde autant que je puis, arrive. Je vais chercher mon manuscrit. Gambetta est allongé sur un canapé auprès d'un grand feu. Par la vitre d'une porte de balcon, entre le ciel étoilé, Je m'installe auprès d'une table, je lis... A un moment je m'arrête. Il m'est impossible de deviner quelle impression cette lecture cause

à Gambetta.

—Continuez, j'écoute, me dit-il brusquement.

—Si je sautais quelques pages, c'est bien long.

—Essayez de passer une ligne, je vous prie de croire que je verrai la coupure."

Je poursuis. Le Simplon, le lac Majeur, le lac de Côme, celui de Lugano, le lac de Garde, Padoue, Vérone, ont défilé. Mon récit m'amène en Alsace. J'arrive à une scène dans laquelle un vieux colonel alsacien, mourant, prie son neveu, officier français, de le faire enterrer à fleur du sol, pour qu'il entende plus tôt la marche des pantalons rouges quand ils viendront reprendre la terre d'Alsace. Les enfants du village défilent devant ce mort, sur le lit duquel sont des fleurs aux trois couleurs.

J'entends un sanglot et le mot: "Assez!"

L'émotion de Gambetta me touche moi-même aux larmes. Ah! il l'aime, notre Alsace, comme je l'aime. Toutes les sensibilités de son cœur sont à elle, comme les miennes.

Je cours à la chambre d'Adam.

"Viens vite, il pleure, tu entends, il pleure."

Adam est d'un bond au salon, m'écartant pour passer.

"Eh bien? demande-t-il.

—Eh bien, mon petit, vous savez, les tracasseries que vous lui avez fait subir sont brossées à plate couture, interdites à tout jamais. Elle n'a rien écrit de pareil. Le Simplon est dramatique. Les lacs ont leurs couleurs ondoyantes et diverses, Venise est Venise, et ses Français des Français. Bonsoir, mes amis, je veux me lever de bonne heure pour entendre la fin, car mon impatience ne me laisserait pas attendre à demain soir pour la connaître. D'ailleurs Challemel et Spuller arrivent, et je ne veux entendre cette fin avec personne."

J'achève le lendemain, joyeuse, délivrée de toute tutelle, mon "Jean et Pascal". J'ai l'approbation de Gambetta sans réserve. Adam peut lire. Il dévore, il est ravi, et avec sa belle loyauté coutumière il déclare qu'il ne me rognera plus les ailes et ne demande pardon de l'avoir fait jusquelà.

On imagine ira joie..."

Ce roman eut effectivement un succès retentissant. Il parut presque en même temps que "L'Assommoir" de Zola et "Jack", d'Alphonse Daudet. Mme Adam n'est pas tendre pour l'auteur des Rougon-Macquart.

Quoique je n'aie, dit-elle, nul effroi des idées hardies, cependant je m'inquiète de celles qu'expriment les jeunes gens qui nous entourent. Le naturalisme, le positivisme, le matérialisme, le réalisme, leur paraissent choses autrement vraies que l'idéalisme, le sentiment, la vision poétique des choses qu'ils appellent "les rêveries d'un autre âge..." La plupart d'entre eux ont, pas pour idéal — quel mot en la circonstance! — mais pour réalisateur des conceptions littéraires de l'avenir, M. Zola, l'homme qui ajoute des pages malpropres à ses livres "pour la vente".

Je parie un jour avec plusieurs de mes jeunes amis que, comme il ne reste plus à Zola d'ordure à introduire dans ses livres que la plus puante, il l'introduira certainement dans le prochain. On devine de quelle

ordure je parle. M. Zola tient la gageure. On lui a redit mon pari. Dans "L'Assommoir", il en fait manger pour dix sous!"

En revanche, elle loue avec passion "Jack" de Daudet. "Toutes les qualités de style, d'émotion, de pensée, de cœur, de haute moralité, d'esprit sont dans "Jack", comme dans tous les livres d'Alphonse Daudet, fixées en des pages inoubliables. Ce n'est pas M. Zola, quelques immondices qu'il accumule sur les chemins creux de la littérature, qui empêchera Daudet de trouver sa route saine."

Les dernières pages du livre de Mme Adam sont attristées par deux douloureux événements: la mort de son père d'abord qu'elle aime tant et qui reste pour elle, l'incarnation de la bonté, de la générosité, de la loyauté et de l'honneur. Les lignes émus qu'elle lui consacre et la lettre de condoléances de Gambetta témoignent en faveur d'une douleur sincère et profonde.

Trois mois plus tard, son cœur aimant devait être brisé plus douloureusement encore. Elle perdait l'unique amour de sa vie, le conseiller prudent, l'ami fidèle et le compagnon idéal de sa vie, "le cher, le noble, le dévoué Adam", qui meurt d'un anthrax.

"Les médecins — Clavel, Trélat, mon cher gendre Paul Segond, déjà grandissant dans la carrière qu'il a choisie, soignent Adam avec un dévouement de toutes les heures... Les deux premiers ont brûlé cet affreux anthrax sans vouloir chloroformer Adam qui souffert horriblement. J'étais à ses genoux pendant l'opération et ses ongles entraient dans ma tête qu'il tenait entre ses mains.

Lorsque je reconduis Trélat je lui dis: "Pourquoi ne l'avoir pas chloroformé et lui avoir imposé une telle torture?"

Avec une brusquerie cruelle, Trélat me répond:

"Cela nous donne une chance sur mille... Je répète, épouvantée:

"Sur mille!... Adam est perdu!"

Comment vais-je rentrer dans sa chambre? Je ne peux pas. Je tremble, je veux crier, pleurer. Il faut que je rentre vite avec l'air assuré...

La veille de sa mort, Adam me dit: "Croirais-tu que j'avais envie de te faire certaines recommandations, de t'adresser certaines prières?"

—Lesquelles, grands dieux? dis-je, tandis que je faisais un violent effort pour sourire.

—Que tu ne te remaries pas avant trois années révolues, si je mourais et que tu rouvres ta maison à tes amis politiques après trois mois... que tu ne me pleures

pas, mais qu'heure par heure tu me fasses revivre en toi..."

Le soir, le délire s'empare du malade. Il veut préparer un plan de bataille qui rendra à la France, l'Alsace-Lorraine...

Je puis pleurer à cette heure, car je l'appelle et il ne m'entend plus. Clavel est là qui lui tâte le pouls: il remonte ses doigts jusqu'à la saignée:

—Le pouls est là, me dit-il: c'est fini...

Je m'assieds en sanglotant près du lit: je prends la main de celui qui déjà m'a quittée.

Mais non! il serre ma main, et lentement, lentement, il parvient à la porter à ses lèvres.

Et doucement, sans agonie, il s'éteint.

"Mon pauvre Adam, murmure Clavel, sa mort lui ressemble. Parti en baisant la main de sa femme..."

Paris lui a fait de belles funérailles. Victor Hugo a parlé sur sa tombe. Gambetta, trop ému, n'a pu prononcer un mot. Thiers est accablé. Girardin écrit à l'épouse affligée:

"Adam ne permettait pas que je l'aime vivant. Permettez-vous que je l'aime mort?"

La veuve qui souffre "la cruelle douleur dont on ne se console pas" s'est donnée cette tâche qu'elle se répète à travers ses larmes:

"Ne pas pleurer et faire revivre Adam en moi."

Ces lignes terminent les quatre cent soixante-quinze pages de son livre.

FRANÇOISE.

—O—

Le "Qui sait", jeu, à la fois instructif et amusant a eu un grand succès de librairie à l'époque des cadeaux et des étrennes. "C'est un jeu si intelligent!" nous disaient les commis, chez Cadieux & Derome.

Mme Blanche Girardin, professeur de français à Edimbourg, Écosse, ayant lu une réclame, dans le "Journal de Françoise", a demandé un de ces jeux. Elle nous en a écrit dernièrement toute la satisfaction qu'elle en avait reçue.

Les œuvres de Louis Fréchette, notre poète national, bien que fort prisées, n'ont pas eu de vente à l'époque des fêtes. Leur prix élevé a découragé toutes les meilleures volontés.

—O—

Avant de commander d'autres chapeaux, allez donc visiter l'étalage du salon de modes, Mille-Fleurs, 527 rue Sainte-Catherine Est.

SOUVENIRS D'UNE CLASSE

AU SEMINAIRE DE QUEBEC

Par J.-Edmond Roy.

Lévis, imprimerie de l'auteur.

Je sors de la lecture des "Souvenirs d'une classe", comme on se lève de table, après avoir longuement, en compagnie d'amis d'enfance retrouvés la veille, bu dans la coupe des souvenirs de jeunesse, le cœur rajeuni par l'évocation fugitive du passé; mais, le dirai-je, l'âme profondément troublée. Et ce trouble provient de la comparaison entre ce qui a été depuis toujours, et ce qui est encore; bien, il y a deux cents ans, insuffisant, aujourd'hui.

Cette classe où l'auteur des "Souvenirs" ne paraît pas avoir été parmi les premiers prix — on sait ce que deviennent, d'ordinaire, à l'épreuve, les phénomènes de mémoire de nos collègues classiques, — remonte à 1867. La date, ici, ne fait rien, puisqu'il s'agit, matière et méthode, de l'enseignement qui se donne dans l'un des séminaires de la province de Québec, le premier assurément. Ce qui intéresse ceux du dehors, c'est d'être initié à l'ésotérisme d'un cours d'études qui est le prototype de tous ceux du Canada français, depuis bien avant la conquête; de faire connaissance avec les professeurs; d'être initié aux mystères de la classe, de la salle d'études, du préau, du dortoir, de la chapelle; de saisir sur le vif le mouvement d'esprit des écoliers.

Dans mille ans d'ici, lorsqu'un historien de la République Universelle, je dis république, ce sera peut-être autre chose, voudra connaître la genèse de l'"État Canadien", et se bien rendre compte de ce qu'était, chez lui, dans l'intimité, au 19^{ème} siècle, ce peuple d'Amérique étrange, presque merveilleux, où l'on a la ténacité des Bourbons à ne rien oublier; où sous

certaine température, tout devient sacré, et, sans distinction, se conserve éperdument, attendu que ce qui a été, surtout sous l'ancien régime, n'est pas susceptible de perfectionnement, il consultera les "Mémoires" de M. de Gaspé et les "Souvenirs" de M. Roy, de préférence, peut-être, à Garneau et à Sulte. Les historiens sont des cimetières, où l'on voit s'aligner les froids monuments des superbes; où les rois, qui souvent n'ont rien fait, et les héros, qui ont souvent fait le mal, posent dans des mausolées; tandis que la multitude est enfouie pêle-mêle dans la fosse commune, sans épitaphes, sans honneurs, sans noms. C'est le champ des morts. Les mémoires sont des instantanés, où le peuple, aussi bien que les grands, est pris sur le fait, en flagrant délit; où l'on a surpris son âme à sa toilette. C'est un champ où l'on vit presque.

Indépendamment du sujet, l'ouvrage vaut d'être lu pour le mérite intrinsèque de la composition; car M. Roy, en même temps que docteur en érudition canadienne, est un maître de la langue française. Son style a la correction; son esprit, le trait; son cœur, la sincérité. Fait à noter: là où la vérité se rapprocherait trop de la médisance, là précisément où Saint-Simon décoche ses plus beaux dards, il hésite, il s'arrête, et sa flèche écolière n'est le plus souvent qu'un "telum imbellè sine ictu", par la crainte qu'il a de blesser quelqu'un. C'est d'une âme généreuse; il faut l'en féliciter.

Cette chronique de trente-et-un écoliers, entrés, en 1867, au "Séminaire de Québec", et qui en sortent, la plupart bacheliers, en 1877, est d'une lecture vivante. La sil-

houette de plus d'un professeur y est croquée d'un trait de maître. De discrètes anecdotes, finement racontées, émaillent le récit. La poésie, des vers en tous cas, y font, de ci, de là, une furtive apparition.

A quelques endroits du livre, on surprend la trace d'une larme mal séchée, tombée du cœur de l'écolier de cinquante ans, pendant qu'il écrivait.

En ce temps-là, on laissait les finissants regarder, par la fenêtre grillée, le monde où ils allaient entrer, armés, pour les rudes combats de la vie; les rhétoriciens et les philosophes avaient permission de tout lire, même le "Journal de Québec".

"Il était, nous dit M. Roy, si vigoureusement rédigé par l'athlète Cauchon que parfois les autorités jetaient l'interdit sur un tirage. Comme nous manquions alors les correspondances européennes! car le "Journal de Québec" avait la spécialité de publier toute une première page de découpages des principales gazettes de France. Et puis le feuilleton, tout en bas, au rez-de-chaussée, comment suivre l'intrigue, lorsqu'il nous en manquait un chaînon?"

Laisser lire, sous l'œil des surveillants, dans un séminaire, à de futurs citoyens, aux conducteurs d'hommes de demain, à des curés en puissance, à des politiciens en herbe, à des magistrats en voie de formation, le feuilleton d'un journal canadien, pis encore, des extraits de publications françaises, où peut-être, la France n'était pas vilipendée; c'est-à-dire mettre, à la salle où se font les exercices, entre les mains des jeunes officiers, de véritables fusils qui portent, de vrais sabres qui coupent, de la réelle poudre qui éclate; au manège, faire monter les cavaliers sur des chevaux en vie qui ruent, qui se cabrent, cela, monsieur Roy, la génération présente a peine à y croire. Tout au plus, cela nous aide-t-il à comprendre comment il se fait que certains de vos professeurs, et, avec eux, le cardinal Taschereau, se firent, vers ce temps-là, dénoncer à

Dyspepsie nerveuse guérit par Elixir Toni Digestif Mentel. Pharmacie, angles coins St-Hubert et Ontario.

Rome comme francs-maçons. On l'est à moins, aujourd'hui.

Mais pourquoi essayer de commenter le livre, il faut le lire.

Malheureusement il n'est tiré qu'à cent exemplaires numérotés ; à peine assez d'exemplaires pour la creuse dent de ce que nous comptons de gourmets au Canada.

Voici le sommaire du quatrième chapitre.

"L'entrée au séminaire. — Premières impressions. — La routine journalière. — Le réveil. — Le dortoir. — Le costume d'écolier. — La salle d'étude. — Le déjeuner. — Le café. — La messe. — Les cantiques. — La vieille chapelle. — La classe. — Le dîner. — Us et coutumes du réfectoire. — Récréations. — Jeux et amusements. — La grande étude. — Le souper. — Le "chiar". — Les trois quarts-d'heures. — Le coucher. — Des maîtres de salle. — Des punitions..."

L'eau, pour le lire, en vient à la bouche.

PASCAL POIRIER.

Shédiac, N.B.,

1er janvier 1909.

Un Grave Problème

Il m'a semblé difficile, peut-être même téméraire, de la sphère serene où notre sexe se complait, de chercher à solutionner le problème du suffrage féminin, que vous avez soumis à vos lectrices. Toutefois, il est un aspect de cette épineuse question assurément point à négliger, bien que dans l'occurrence il ne serait pas dépourvu de charmes, mais qui le plus souvent serait l'occasion de "casus belli" plus difficiles à réprimer que ces indiscretions de l'empereur d'Allemagne, et tiendrait en continuel éveil la diplomatie de nos chanceliers politiques.

Une fois l'immixtion des femmes

admise dans la politique, il faudra logiquement en accepter toutes les conséquences. Mais quelle en serait bien la raison? Serait-ce pour assurer le secret du vote que l'on songe à en confier le soin à notre sexe, pourtant si calomnié sur sa discrétion native? Serait-ce parce que la parole ne semble être donnée aux hommes que pour déguiser leur pensée que l'on voudrait en temps d'élection nous choisir pour en être les depositaires autorisées?

Que la femme descende dans l'arène politique où se condoient toutes les castes et s'alimentent les passions, dès lors plus de "trêve" possible aux dissensions, aux chicanes ; adieu la galanterie chevaleresque des orateurs de hustings qui se gardent avec une ostentation de scrupule qui les honore, de tout langage de nature à froisser les délicates oreilles de leurs auditrices.

La femme électeur aura non-seulement le droit de voter, de cabaler, mais aussi, corrolaire nécessaire, elle aura l'obligation de se laisser convaincre, instruire (?) sur ses devoirs politiques. Figurez-vous une nuée de cabaleurs venant s'abattre autour d'une frêle créature du bon Dieu, la circonvenir, s'ingénier à gagner sa "voix" par les multiples voies de captation en honneur dans une campagne électorale ! De la femme-électeur à la femme-candidat il n'y a qu'un pas — prestement franchi — le premier exécuté.

Hélas ! que deviendront nos coquets salons convertis en comités électoraux ? Pour faire face aux exigences des diverses factions politiques se disputant la faveur populaire il faudra battre en brèche la mode : citadelle jusqu'à présent inexpugnable, dernier rempart de crainte et de respect opposé au sexe fort. Où s'arrêterait la révolution de mœurs qui s'en suivrait ? Sans compter que plus d'un mari ne manquerait pas de voir d'un mauvais œil — et pour cause — son voisin venir cabaler sa meilleure moitié pour lui faire arborer ses couleurs politiques, sous la forme d'une cocarde bleue ou rouge.

Non, semblable émancipation n'est aucunement à souhaiter ; femmes, restons ce que Dieu nous a faites : les anges de la création sur terre ; gardiennes du berceau, gardons-nous d'abdiquer notre couronne, de l'échanger contre un plat de lentilles pour le titre de quémandeuses de votes ; puisque, au dire de messieurs les hommes, nous sommes les oiseaux du Paradis, dédaignons d'être métamorphosées en oiseaux de proie, en vautours politiques au temps d'élection.

NESTORIA.

"L'Avenir du Nord" est entré avec le premier de janvier dans la treizième année de son existence. Nous souhaitons à cette feuille estimable et sympathique qui fait en notre pays, la besogne si rare du bon journalisme, tous les vœux de prospérité et de longue vie qu'elle mérite si bien.

Notre Concours

Nous espérons donner dans le numéro prochain du "Journal de Françoise", les noms des heureux concurrents.

Les compositions sont, en ce moment, entre les mains du jury qui se déclare déjà enchanté de ce qu'il a lu, mais la décision finale est rendue d'autant plus difficile, que beaucoup de concurrents sont de force à peu près égale.

Pour notre part, nous nous déclarons hautement satisfaite du résultat de notre concours. Le sujet était difficile, mais il a été traité avec un goût, un talent, et un rare souci des points saillants de notre histoire.

Nous consacrerons tout un numéro à la publication des meilleures compositions. Le public pourra alors juger de leurs mérites transcendants.

LA DIRECTRICE.

Un assortiment complet de parfums français, à la Pharmacie Chrétien Zaugg, angle St-Hubert et Ontario.

Le Suffrage des Femmes

C'est avec un sentiment d'orgueil mêlé d'indignation, que je viens plaider dans un journal de femmes la cause de la femme: d'orgueil lorsque je jette un coup d'œil sur les siècles passés et que je compare ce qu'était la femme alors à ce qu'elle est aujourd'hui, d'indignation lorsque je réalise que l'homme ne la considère pas encore son égale, puisqu'il lui refuse le droit de suffrage qu'il réclame pour lui-même.—En face d'une telle injustice, je ne puis m'empêcher de m'écrier: Honte au 20e siècle! honte aux législateurs! honte à tout homme qui refuse à la femme l'un de ses droits les plus sacrés, savoir: celui de prendre part à la législation de son pays!

Ce droit que les peuples ont acquis de leur sang, nous femmes, nous le réclamons pour nous-mêmes.

A l'exemple des colonies de la Nouvelle Angleterre, nous adoptons le cri de guerre: "No taxation without representation." Assez longtemps nous avons payé sans murmurer. Nous avons payé de notre dévouement, de nos grâces, de nos charmes, de nos sourires: Nous avons payé de nos labeurs, de nos larmes, de nos souffrances, de notre vie même. Aujourd'hui, nous demandons la juste compensation de nos sacrifices et nous l'obtiendrons.

Il me semble que l'argument le plus fort de ceux qui s'opposent au suffrage des femmes est celui-ci: Ils craignent qu'en s'occupant de politique, la femme ne sorte de sa sphère!

Mais qui donc l'a définie, la sphère de la femme? Qui en a mesuré le rayon? Est-ce vous, messieurs les adversaires de l'émancipation de la femme? A Dieu ne plaise que la sphère de la femme ne soit limitée par votre égoïsme et votre exclusivisme. La sphère de la femme est illimitée; elle s'étend partout où son influence contribue au développement et au bien-être de l'humanité.

On reproche souvent aux femmes leur indifférence et leur ignorance en

fait de politique. On devrait plutôt les louer de ne pas se mêler de ce qui ne les regarde pas. (Ce qu'on m'a toujours recommandé lorsque j'étais enfant.)

A quoi bon, je vous le demande, nous mettre au courant des mérites respectifs de deux candidats, examiner de près le programme des deux partis, lorsqu'on nous refuse le droit de nous prononcer pour l'un ou pour l'autre. La situation n'en serait que plus exaspérante. Mais accordez aux femmes le droit de voter et vous verrez qu'elles étudieront la politique avec tout le zèle et tout l'enthousiasme qui les caractérisent lorsqu'elles se mettent à la recherche du vrai et du bien.

On prétend aussi que les femmes peuvent voter d'une manière indirecte en exerçant leur influence sur leurs maris.— Sans parler des difficultés qu'elles rencontrent souvent en essayant de convaincre un être entêté, parfois stupide, je vous le demande, pourquoi cet obstacle entre la femme et le bureau de votation (poll). Même en admettant l'efficacité de cette méthode, il en résulterait que les femmes non mariées, les veuves seraient moins bien partagées que leurs sœurs qui jouissent de plus, de la soi-disant protection d'un mari.

On trouve un grand nombre de personnes qui s'opposent au suffrage des femmes parce qu'elles craignent qu'il ne soit un sujet de discussion entre le mari et la femme. Voilà en quoi elles se trompent. Au contraire quand la femme pourra voter directement elle cessera de tourmenter son mari pour l'influencer à voter pour un candidat de son choix. Si d'un autre côté le mari tempête trop contre sa femme pour qu'elle vote comme lui, celle-ci n'a qu'à faire la sourde oreille, et aller voter comme bon lui semble: le bulletin secret a ses avantages.—Et qui nous dit que le mari et la femme seront toujours de couleur différente en fait de politique?

Je crois que ceux qui prendront la peine d'étudier les lois des différents pays constateront facilement que les législateurs ne font pas toujours des lois pour le bien du plus grand nombre, et refusent ou négligent d'en faire qui seraient sages et utiles à

tous. Or, les femmes en prenant part à la législation amélioreraient non seulement leur propre sort mais aussi celui des hommes qui ne savent pas toujours ce qui est bon pour eux, surtout en ce qui concerne l'usage de l'alcool et du tabac.

Je sais qu'un grand nombre de femmes se trouvent très bien comme elles sont et n'ont aucun désir de voter.

Le suffrage les effraie. Elles ne veulent pas prendre les responsabilités qu'il leur imposerait.— Je dirai à ces dames: Ne craignez rien, personne ne vous conduira de force au bureau de votation; continuez à vous laisser gouverner si cela vous plaît—mais que celles à qui cela ne plaît pas, aient une voix dans le gouvernement de leur pays.

On nous assure aussi que beaucoup de femmes ne voteraient pas d'une manière intelligente; mais est-ce que tous les hommes votent d'une manière intelligente? Je suis d'avis que la masse du peuple ne vote pas intelligemment mais d'après les convictions du dernier orateur politique qui l'a harangué.— Je pourrais continuer ainsi à réfuter les arguments de ceux qui s'opposent aux suffrages des femmes, mais je m'arrête et je me résume en ces termes:

Accordez aux femmes le droit de suffrage et la surface de notre globe se renouvellera comme par enchantement. La corruption électorale disparaîtra. A la place des distilleries surgiront des écoles polytechniques; les fabriques de cigares et de cigarettes se transformeront en asiles pour les orphelins et les infirmes, les cabarets et les salles d'amusements malsains feront place aux gymnases et aux salles de lecture;—les guerres cesseront, le désarmement des nations deviendra un fait accompli,—la paix et la prospérité régneront sur la terre.

LOUISA VISSOT-KING.

—:o:—

Le plus grand désir d'une femme mondaine est d'avoir au moins, une fois en sa vie un chapeau chic, sans forte dépense. Il lui sera intéressant de savoir qu'elle peut, sans crainte, aller à Mille-Fleurs où l'on a ces chapeaux dans les derniers goûts à des prix fort raisonnables.

NOUVELLE

La lampe, sous son abat-jour de dentelle, rayonnait faiblement. C'était là, dans un coin du salon déjà repris par l'ombre, un petit nid, intime et chaud, qui provoquait aux lentes causeries, aux phrases qu'on achève par des silences. Ils avaient bavardé de tout un peu, avec une tristesse où entraît un peu de joie de causer ensemble, enfin, quand Mme Désigny demanda :

—Eh bien, mon cher Philippe, tu m'as raconté beaucoup de choses... mais tu ne m'as pas tout dit.

Le jeune homme sursauta.

—Comment, marraine?

Elle sourit sous ses lunettes.

—Sans doute. Il n'y a pas que des affaires, des chevaux et des clubs dans la vie. Cherche bien, voyons...

—Je ne trouve pas.

Elle hésitait maintenant.

—Les jeunes filles... tu sais?... j'en connais de charmantes... et qui pourraient te plaire.

Il se leva et répondit avec humeur :

—Encore! Quelle vieille histoire! Épargnez-moi.

—Mais c'est pour ton bien, mon cher filleul... Quel âge as-tu?

—Trente-six ans.

—C'est l'âge, il me semble, tu tournes au vieux garçon.

Elle parlait avec la confiance tranquille d'une femme qui a été heureuse et qui se souvient.

—Philippe, pour résister si obstinément à mes avis et à ceux de ta mère, tu dois avoir une raison.

—Eh bien, oui, j'en ai une. Je vais vous la dire, vous me comprendrez, et, je pense qu'après, vous ne me parlerez jamais plus de mariage.

Elle lança sur lui un de ces regards aigus qui interrogent plus qu'une phrase et s'installa pour écouter. Il commença :

—La chose date de douze ans, déjà. J'étais à Kamouraska, et, dans l'hôtel où j'étais, il y avait une famille, dans cette famille, une jeune fille... Ah! si vous l'aviez connue, marraine, vous l'auriez aimée, comme moi, tout de suite... Vous connaissez les heures de places d'eaux. On habite ensemble, on se croise dans l'escalier, sur les trottoirs, à chaque pas. J'arrivai à me faire présenter. C'était sur le perron, il y avait du soleil; sa figure rayonnait, et toute sa personne, sa taille fine, sa robe mystérieuse, sa tête inclinée vers moi, se détachaient sous le ciel pur. Cette silhouette que j'avais entrevue dans mes rêves se précisa, devint une vraie femme, un être doux et fin dont j'écoutais, avec ravissement, la voix musicale. Les promenades, les parties de tennis, et les soirées de danse au casino, m'apprirent à pénétrer son âme... Ah! comme je l'aimais!

Je goûtai aussi longtemps que je pus, le charme de cette vacance, puis, je dus partir pour la ville où nous nous promîmes de nous revoir.

Quand je la revis, plus tard, à l'automne, c'était à un five o'clock. Mlle Claire était debout et servait le thé. Elle se retourna vivement et pâlit un peu. Dans la franchise de l'accueil, je perçus une sympathie cordiale, et, dans son geste, une bienvenue sincère.

Cet hiver-là, je fus le visiteur assidu de tous les salons, le buveur de thé insatiable de tous les five o'clock, le danseur inlassable de tous les bals.

Mme Désigny, brusquement, interrompit :

—Je m'explique maintenant cette transformation qui nous avait tant surpris. Mais, enfant que tu es, pourquoi n'en as-tu pas parlé à ta vieille marraine?

—C'est que — répondit Philippe — je suis un timide, un affreux sentimental; j'ai peur qu'on se moque de moi. Vous pouvez sourire, je suis ainsi fait... La gaieté n'est chez moi qu'une habitude d'esprit, le fond de ma nature c'est la tristesse. J'estime qu'un sentiment profond perd, à être exprimé, la moitié de sa valeur; je veux le garder tout entier pour en jouir, pour en souffrir seul, sans le confident ordinaire auquel on s'accroche... Et puis, si pur que fut mon amour pour Mlle Claire, je n'osais pas l'avouer... Demain, je parlerai demain, me disais-je, mais à peine dans le salon je perdais pied. Ah, si vous m'aviez vu, posé au bord d'une chaise et roulant mon chapeau entre mes doigts, tandis que Mme Louvercy s'informait, avec bienveillance, de ma santé. C'est qu'elle m'aimait bien. Elle me citait souvent comme un modèle de distinction, d'élégance, elle me proposait en exemple à son fils, un grand gandin dont j'étais devenu le grand-père. Je me sentais tout à de la maison et, pourtant, j'avais peur.

L'année suivante, je quittai la ville, pour aller au Nord-Ouest, où me mandaient mes fonctions d'ingénieur civil. L'image de l'absente ne me quittait pas; grandie par l'éloignement elle s'imposait avec plus de force à mon cœur. Je la portai ainsi, pendant six mois, et chaque jour elle se précisait davantage. Alors, peu à peu, je réfléchis que cette union n'était pas impossible, qu'elle était même parfaitement raisonnable. Cette fois mon parti était pris; sitôt rentré j'irais faire la demande.

II

Je revins à Montréal mais pour apprendre la mariée de Claire. Ce fut un ami, qui, brutalement—sans soupçonner d'ailleurs la peine qu'il me causait—me l'apprit... Vous devinez ce que devint ma vie, marraine. Rentré chez moi, je me mis à fouiller avidement le coffret où j'a-

vais enfermé les souvenirs de mon amour, souvenirs désormais reliqués. Je retrouvai des papiers froissés, des invitations, des programmes, des carnets de bal auxquels pendait encore, au bout d'un fil de soie, le crayon blanc, témoin terni, et qui perpétuaient seuls de telles minutes abolies... Ce sont là les plus rudes heures de mon existence.

A quelques mois de là, je fus prié chez elle, pour sa première grande réception. L'écriture n'était plus la même, plus pleine, plus régulière, je la comparai longuement avec l'ancienne, dont la fantaisie, jadis, m'avait si souvent troublé. Je me rendis à sa demeure. La maison neuve avait un air cossu. C'était bien le cadre neuf qui convenait à un amour neuf, tout en façade. Il y a trop de souvenirs dans les anciennes demeures. Les fenêtres du premier étage brillaient discrètement. Je m'arrêtai un moment à les contempler. J'étais ému. Je sentais que cette visite allait peser sur ma destinée. J'entrai.

Je l'aperçus au milieu de ses invités. Oui, c'était bien elle, mais combien embellie, plus grasse, d'une beauté solide et tranquille. La frêle et délicate jeune fille que j'aimais, à qui je rêvais de lier mon existence, était là, devant mes yeux, une souriante et ferme jeune femme toute rayonnante de bonheur.

Ah! marraine, si vous m'aviez vu! Je me mis à trembler, et je pâlis, et je rougis, pendant que de grosses gouttes de sueur glissaient le long de mes joues. Sait-on ce qu'on fait dans ces moments-là? La violence des sensations est telle qu'on ne perçoit plus, de ces sensations multipliées, qu'un choc, un grand choc qui brise. Et je restais là, les yeux obstinément fixés à elle, sans bien comprendre, hésitant à la reconnaître, ne voulant pas croire une telle chose, et je restai debout, lâchement, pour souffrir, cramponné à un dos de chaise, partagé entre l'envie de rester et le besoin de m'enfuir.

Mais il était trop tard. Alors, bra-

vement, je m'avançai vers elle. Je m'inclinai.

—Madame... toutes mes félicitations...

Elle semblait ne pas me reconnaître. Je balbutiai:...

—Jacques Darney... vous vous souvenez.

Elle me tendit la main, sa main charmante tant de fois baisée, et qui tremblait. Puis tout à coup se tournant vers son mari.

—Un bon ami de la famille, Maurice, que maman apprécie beaucoup... Mon mari sera heureux de vous connaître, monsieur Darney, et j'espère que vous reviendrez souvent nous voir.

Y retourner, grand Dieu! et d'ailleurs quelle pourrait être mon attitude devant elle et devant lui?

Serais-je discret ou empressé, timide ou fanfaron? Le passé, qu'elle semblait avoir si légèrement oublié, devrais-je y faire allusion, rappeler devant cet inconnu devenu son mari les heureuses minutes dont il n'eut pas sa part? Certes je ne pourrais consentir au rôle effacé de visiteur, assister froidement à ces jôies que je croyais devoir être les miennes. Alors, à quoi bon? J'avais perdu la partie, je n'avais qu'à me retirer, en beau joueur...

Et le jeune homme conclut:

—Voilà, marraine, pourquoi j'ai résolu de ne pas me marier.

HENRI DENAN.

Le Coin des Lectrices

Etes-vous en faveur du mariage d'amour ou du mariage de raison?

Établir un parallèle entre ces deux sortes "d'associations" suffira à en définir la différence.

Le mariage tout d'abord, est l'association de deux personnes de sexe différent, pour fonder une famille.

On se marie par amour — mariage

d'inclinaison, — ou on se marie par convenance — mariage de raison.

Le premier, le mariage d'amour est le mariage naturel, sanctifié par l'Amour, le second, le mariage de raison est le mariage artificiel, "obligatoire", chez lequel aucun sentiment, aucune émotion, ne fait vibrer le cœur des futurs époux.

Le mariage d'amour est ce qu'il y a de plus pur, de plus beau et de meilleur sur la terre. On peut le définir ainsi :

"Amour, fleur de jeunesse, qui, sur les sols généreux, charme par sa grâce et sa fraîcheur, enchante par sa beauté et tombe desséché une fois, que son objet est atteint pour n'en laisser que le fruit et ainsi satisfaisant aux desseins de la mère Nature."

Le mariage de raison au contraire, est ce qu'il y a de plus amer sur notre planète. C'est l'association de deux êtres créés pour s'aimer, et qui sont indifférents. Après l'indifférence vient le dédain et apparaît souvent la haine. On peut dire de lui:

"Le mariage de raison, est l'issue pitoyable des existences bancales auxquelles on croit encore pouvoir donner utilement une béquille".

Pour terminer, je dois ajouter que l'amour ne persiste pas longtemps dans le mariage, et qu'il suffira pour s'en convaincre de jeter les yeux autour de nous. Pour ceux ou celles qui en douteraient, je leur conseille de lire la statistique publiée l'année passée par un membre du parlement anglais sur l'état matrimonial de la ville de Londres.

FRANCINE.

En mariage, lequel vaut mieux : l'amour ou raison? Un peu de celle-ci, beaucoup de celui-là, feraient un prudent mélange... mais, faudrait-il choisir?... Je me dirais:

"Les raisons: beauté, richesse, position, tout lasse, quand le cœur n'en jouit pas... tandis que l'amour, né de l'estime ne peut périr: les épreuves ne pourront l'atteindre au "terre-à-terre", parce que le dévouement, fruit de l'amour surgira pour

élever l'âme et la fortifier dans l'épreuve. On aime davantage ceux pour qui on se dévoue!

L'amour va donc au-delà de la "raison", et demeure... ma confiance!
CLOTHILDE.

○○○

Le mariage d'amour est une réunion sans convenances, et le mariage de convenances est un mariage sans illusion. Ne vaut-il pas mieux choisir tout de suite la "meule au cou" et la rivière?

ASPIC.

○○○

A RÉPONDRE:

L'amitié sincère désintéressée est-elle possible entre un homme et une femme?

Nos correspondantes sont priées de répondre dans les huit jours suivant la publication du journal.

Cousine DIVONNE.

L'École Ménagère

Nous constatons avec plaisir la charmante innovation suivante à cet établissement : Dorénavant le mardi de chaque semaine, à trois heures de l'après-midi, M. et Madame Lassalle du Conservatoire d'Art dramatique iront donner des leçons de diction, d'élocution aux dames et aux demoiselles qui désireraient cultiver et développer l'art de bien dire. C'est un agrément si agréable que celui de pouvoir faire une intelligente lecture, à haute voix, par exemple, Peu de personnes—de femmes mariées surtout—aiment à monologuer dans un salon, mais toutes aimeraient à lire une poésie, quelques pages d'un roman de façon intéressante, M. et Mme Lassalle donneront ces leçons, avec bien d'autres, à l'École ménagère, dans un milieu tout à fait intime, en-dehors de toute promiscuité.

Mme la Directrice de l'École nous prie d'ajouter qu'un thé de cinq heures sera offert à titre purement gracieux, aux élèves des cours de diction, ce sera à la fois, agréable et charmant.

S'adresser pour les inscriptions et conditions d'abonnement à l'École Ménagère Provinciale, 22, rue Sherbrooke Ouest. Tel. Est 3706.

"Le Marché des Ames" (1)

C'est un fait triste, mais incontestable que la misère humaine se concentre là, où les hommes sont rassemblés en grand nombre : Rome a son "Ghetto", Paris son Montmartre, et Londres, son "Whitechapel", lieux terribles où toute une population végète dans le vice et la souffrance.

Aucune capitale européenne ne peut rivaliser avec le East End de Londres où deux millions d'habitants grouillent dans la misère la plus inconcevable, dans la dépravation la plus complète:

Songons à ces affreux "asiles de nuit" où des centaines de personnes trouvent un gîte (moyennant quelques sous), et sans distinction d'âge, ni de sexe; à ces mansardes infectes où une famille nombreuse ne possède que la seule chambre commune, pour tous les besoins de l'existence; à ces cabarets, "Gin-palaces", vraie plaie sociale, où surtout les femmes se rendent en foule avec leurs petits enfants. Quel spectacle déchirant de voir une jeune mère, abruti par l'influence de la boisson donner des cuillerées d'eau-de-vie à son nourrisson! La faculté médicale a constaté bien des cas de dépérissement graduel de tout jeunes enfants par les suites funestes de l'ivresse. Et ceux qui survivent à ce régime, quels tristes spécimens de la dégénération de la race!...

Pourtant ces mères de famille qui ruinent leur foyer, et qui finissent généralement à l'hôpital ou dans une maison de santé ont quelque excuse à offrir pour leur conduite dépravée. La jeune anglaise, appartenant à la classe ouvrière, est élevée dans l'ignorance des soins domestiques. Elle se marie souvent avant vingt ans (avec un mari du même âge), et n'ayant qu'une connaissance très-élémentaire de l'élevage des enfants, de la cuisine, du mé-

nage, etc. Bientôt, avec l'agrandissement de la famille, elle se sent accablée par le désordre et l'inconfort qu'elle a créés autour d'elle et, elle trouve dans la boisson, un oubli momentané de la misère du foyer domestique.

Une jeune Hindou de ma connaissance, très jolie et presque un enfant, mais douée d'une rare intuition et de larges sympathies humanitaires vient de publier, un ouvrage émouvant intitulé "Le marché des âmes". Elle a étudié, de près la vie de ces pauvres déclassées et c'est étonnant ce que cette frêle créature, habituée à la douce sérénité de la vie orientale, a su accomplir. Elle se fit marchande de comestibles et colporteuse dans les quartiers les plus peuplés de la cité, elle demeurera dans une banlieue, où la police ne se rendait guère, et où l'apprentissage du vol est un métier florissant. Elle devint ouvrière de fabrique et a pu juger du calvaire enduré par ces pauvres filles: sans foyer, sans appui, travaillant douze heures par jour pour un prix ridicule, leur seul divertissement consiste à arpenter les rues, durant les heures de congé, leurs chapeaux ornés de plumes gigantesques qu'elles louent à un sou la soirée. La nuit venue, notre jeune philanthrope errait à travers les rues désertes, recueillant de la bouche des pauvres vagabondes, assoupies sur les bancs, la tragédie de leur vie manquée. Trop souvent hélas! la fin de ces tristes existences, c'est le "pont des suicidés", et les eaux bourbeuses de la Tamise.

"Le Marché des Ames"! Oui, le livre est bien nommé, car ces êtres infortunés, abandonnés du sort, ne vendent-ils pas leur âme, intelligence, leur individualité dans la lutte pour la vie? Ils deviennent des machines humaines, avilies,

(1) The Soul-Market by Olive Malvery. Autre livre à consulter: In darkest London (General Booth).

abruties, maudissant le sort qui les a fait naître...

Les missionnaires chez les tribus sauvages ont une tâche moins difficile, que celle des personnes dévouées qui se consacrent au pauvre, irrégulier et immoral, de la capitale de l'Empire britannique.

D'ailleurs peut-on s'étonner qu'ils soient devenus ainsi? On n'a qu'à parcourir ces ruelles infectes, où le soleil ne pénètre jamais, à regarder ces visages blêmes, rendus laids et difformes par le malheur accumulé de plusieurs générations. A ces types viennent se mêler ceux de quarante mille juifs polonais et autres, race dégénérée il est vrai, toutefois moins vicieuse que la population indigène.

L'Armée du Salut a fait beaucoup de bien dans ces parages en attirant les foules curieuses autour de ses bannières flottantes. De même les clubs de jeunes ouvrières. Ici des femmes et jeunes filles des classes plus privilégiées viennent instruire et amuser, et porter un rayon de soleil à leurs sœurs infortunées. Mais toutes ces bonnes œuvres ne font que tempérer la souffrance de deux millions : elles ne pénètrent point à la racine du mal. Aux grands maux, les grands remèdes, et le seul remède efficace en ce cas, c'est le retour à la vie des champs.

Par les abus actuels, les riches propriétaires accaparent toute la campagne pour en faire des parcs, des jardins, des landes à chasse (grouse moors). Le paysan ruiné par le criminel égoïsme de la classe soi-disant supérieure, s'expatrie, ou bien croit faire fortune dans les grandes villes. La plupart du temps, il ne fait qu'agrandir la triste armée des désœuvrés, qui parcourent les rues en hiver, chantant en chœur le monotone refrain : "We are the Unemployed".

L'agriculture est la vie naturelle de l'homme du peuple. Je dirai même, c'est la vie essentielle à son bien-être physique et moral. L'existence fiévreuse des villes, n'engendre que le vice, hâte la dégénération, et détruit toute individualité de caractère. L'éducation nous rend à même d'envisager la lutte, et de résister

aux tentations qui nous assaillent dans les cités. Mais le paysan, où trouverait-il cette expérience nécessaire. Les organisations charitables abondent en Angleterre ; chaque année des millionnaires lèguent en mourant, leur fortune au pauvre, mais le devoir du législateur et de tout bon citoyen, est, non seulement d'alléger le mal, mais d'en rechercher la cause et la guérison. Heureusement pour les générations à venir, ce devoir est la tâche que le gouvernement libéral s'est promis d'accomplir.

CHRISTINE DE LINDEN.

Un inestimable cadeau

De tous mes cadeaux du Jour de l'An, celui qui m'a causé le plaisir le plus ému, m'a été adressé par la veuve de notre cher poète national, madame Louis Fréchette.

Ce don du premier de l'An consistait en trois magnifiques volumes des œuvres complètes de son mari.

Avec quelle émotion j'ai feuilleté ces divers albums! avec quel empressement je les prends, presque à chaque jour, pour lire et relire ces pages entraînantés qui sont à la gloire et à l'honneur de la nationalité canadienne-française!

Je souhaite à toutes les familles de pouvoir en faire l'heureuse acquisition. C'est un recueil précieux à consulter quand on veut laisser filtrer dans son âme un peu de beauté, un peu de poésie, un peu de fierté nationale...

J'ai déjà remercié madame Fréchette de bien vouloir me continuer l'estime cordiale et l'affection paternelle que le poète disparu m'accordait, et, si je lui réitère, dans ces pages, l'expression de ma reconnaissance, c'est que j'ai le désir d'y mettre un souvenir encore à la mémoire de celui qui n'est plus, et un hommage à l'épouse si digne, si fidèle qui lui survit...

FRANÇOISE.

Les Gaffes Légendaires

Personne n'ignore, parmi les habitués des théâtres lyriques, que les chanteurs d'opéras et d'opéras-comiques ont parfois une compréhension assez inattendue du caractère des personnages qu'ils interprètent et du texte qu'ils ont à chanter.

Certaines gaffes de ténors, barytons ou basses sont demeurées légendaires.

Ainsi celle-ci dont on rit encore dans un grand théâtre de province.

On connaît, au premier acte des "Huguenots", le récitatif célèbre de Raoul de Nangis:

Non loin des vieilles tours et des remparts
d'Amboise,
Seul, j'égarais mes pas, quand j'aperçus
soudain,
Une riche litière au détour du chemin.

Au lieu "d'une riche litière", le fort ténor de la maison s'obstinait à chanter: "une riche héritière". Comme on lui en faisait la remarque, il se fâcha et, roulant terriblement les "r", répondit:

—Jamais!... Jamais, je ne dirai une riche litière. Une litière, c'est pour les chevaux!

Et il continua d'apercevoir cette riche héritière que n'avaient pas prévue Scribe et Meyerbeer.

Ailleurs, un baryton très connu chantant "Guillaume Tell", s'obstinait à parler de la "paume", — que le héros place sur la tête de son fils.

—Faites attention, lui dit son directeur: vous prononcez "paume", c'est un peu ridicule. C'est une "pomme" que Guillaume perce de sa flèche...

—Bon, bon, répondit le chanteur.

Et le soir même, il lança d'une voix retentissante, son air de la "paume", comme si de rien n'était et sans tenir aucun compte de l'observation. Du reste, il fut couvert d'applaudissements. Comme il rentrait dans la coulisse, joyeux de son ovation, il rencontra son directeur. Et de s'exclamer, triomphant:

—Vous les entendez!... Vous voulez me fichier dedans, mais ça ne prend pas, mon bon!

Conseils Utiles

POUR COMBATTRE LES FAIBLESSES D'ESTOMAC. — Le remède souverain, à l'aide duquel on peut combattre les faiblesses d'estomac qui ne tiennent à aucune cause inflammatoire, consiste à prendre, le matin, un œuf très frais délayé dans une tasse de café noir.

On répète ce remède pendant plusieurs jours et même plusieurs semaines, et bientôt la faiblesse disparaît complètement, et l'estomac recouvre sa force et reprend ses fonctions.

BOURDONNEMENTS D'OREILLES. — Ces malaises cesseront instantanément en mettant dans l'oreille malade de la ouate imbibée de bon alcool de menthe.

POUR FAIRE DISPARAITRE L'ENFLURE DES PIEDS. — Lorsque à la suite d'une marche un peu longue ou pour cause de chaussures trop étroites, vos pieds sont gonflés, prenez un bain décoction de sureau additionnée d'une forte poignée de sel ; vous serez soulagé presque instantanément.

NETTOYAGE DES FAÏENCES. — Pour nettoyer les faïences dont le vernis est un peu craquelé et recèle aisément la poussière, prendre un morceau de craie, frotter vivement en mouillant un peu ; puis brosser ensuite. Toute souillure disparaît. Ce procédé est également excellent pour nettoyer les vitres, mais alors, il faut réduire la craie en poudre et en faire une pâte épaisse avec de l'eau. Frotter la vitre avec cette pâte et un chiffon. Laver ensuite et essuyer.

Recettes Faciles

BOUILLON PARFAIT. — On prend trois livres de belle viande sans os, et on la coupe en une dizaine de morceaux carrés, puis on les place dans la marmite avec cinq ou six litres d'eau froide et filtrée ; on conduit la soupe comme un pot-au-feu ordinaire, avec légumes, collerette, mignardise, etc., ; au bout d'une heure et demie, y joindre un os de

jambonneau où il reste un peu de couenne: quand il est cuit, passer bien le bouillon et servir avec tranche de pain grillé.

SALADE BAVAROISE. — Coupez en lames minces du museau de bœuf cuit et refroidi, des filets de harengs, des pommes de terre, des oignons émincés, et quelques betteraves cuites, assaisonnez le tout de haut goût, dresser dans un saladier, et garnissez de quartiers d'œufs durs.

Je ne vous recommande qu'une chose, c'est que votre salade soit copieuse, car vos convives lui feront honneur.

QUARTIERS D'ORANGES GLACÉS. — Cette friandise présente le triple avantage d'être peu coûteuse, facile à préparer et très appréciée.

Choisissez de belles oranges que vous pèlerez soigneusement et dont vous séparerez les quartiers sans les endommager.

Passez un fil au milieu du bord de chaque quartier, à l'endroit où il y a des filaments résistants, et nouez-le de manière à faire un petit anneau. Puis avec du fil de fer, préparez de petits crochets en forme d'S.

Faites fondre du sucre blanc et quand il aura cuit jusqu'à faire de longs fils, trempez-y successivement les quartiers d'orange en les tenant suspendus par les crochets passés dans les anneaux de fil, puis accrochez-les à la suite sur une baguette ou une ficelle tendue.

Il faut agir promptement pour que le sucre n'ait pas le temps de changer d'état pendant l'opération.

L'Assistance Publique

La soirée donnée le 11 janvier dernier au bénéfice de cette charitable institution a été un grand succès au point de vue artistique comme au point de vue pécuniaire.

Je m'en réjouis sincèrement, car mes sympathies, dès la première heure de sa fondation, ont été et sont demeurées en faveur de l'Assistance Publique.

Le public sait aujourd'hui tous les mérites de cette association et le

bien qu'elle exerce parmi les miséreux. Un magistrat distingué, qui en parlait devant moi, l'autre jour, déclarait qu'elle était devenue une nécessité et qu'on ne devrait reculer devant aucun sacrifice pour assurer son fonctionnement.

L'Assistance Publique n'aurait-elle parmi ses nombreux mérites, que celui d'avoir appris aux laïques à faire la charité largement, à une classe de notre société délaissée de tous auparavant, que ce serait assez pour lui gagner tous les encouragements.

Cette institution est désormais établie sur des bases solides qui assurent sa durée. C'est un succès auquel ma vaillante collègue Madeleine a contribué pour une large part. Qu'elle en soit chaudement félicitée.

FRANÇOISE.

Maison de bijoux

Nos lecteurs, tant de la ville que de la campagne, aimeront à s'assurer des services d'un bijoutier de première classe, qui posséderait, en un mot, toute leur confiance. Nous ne pouvons mieux faire qu'en leur recommandant la maison, si bien connue d'ailleurs, de MM. Beaudry, Fils, 287, rue Sainte-Catherine Est. Là, elles trouveront le meilleur assortiment de bijoux qu'elles puissent désirer. Jamais elles ne seront trompées sur la valeur et le poids des articles qu'elles y achèteront. La variété des objets mis en vente est très grande: bagues, anneaux, montres, bracelets, chaînons, châtelines et médaillons, tout est artistique et d'un travail supérieur.

Les articles en argent, pour cadeaux de noces, ou autres sont d'un fini supérieur.

Les clients de la campagne reçoivent une attention particulière.

SI VOUS AIMEZ

la bonne lecture française, envoyez douze (12) cents au **Jardin Littéraire**, Boîte 464 J. F., Manchester, N. H., et vous recevrez 55 belles, et longues histoires par le retour du courrier, l'équivalent d'un volume de douze cents pages.

Tél. Bell Est 1584

Chs. C. de Lorimier

Importateur de Fleurs et Plantes naturelles. Fabricant de fleurs, Corbeilles, Plantes Artificielles.

No 250 RUE ST-DENIS

Vis-à-vis le Jardin de l'Enfance. MONTREAL

Spécialité : Tributs Floraux funéraires

Plus de catarrhe par l'emploi de la Nazaline Chrétien Zaugg.

Les Cervelines

Par COLETTE YVER

—A demain, reprit Cécile, qui leva lentement sur lui, selon sa coutume, ses prunelles pâles dans la nuit.

La maison que les Tisserel habitaient était une bâtisse blanche, carrée, dressée au fond d'un grand jardin, et qui, fort simple, avait, à cause de son toit irrégulier, de ses murs défraîchis à point, une certaine vétusté inconfortable et distinguée. On y accédait par un perron sans rampe, trois marches aux arêtes moussues. Les fenêtres étaient très hautes ; il y avait au toit plusieurs girouettes ouvragées. Dans le fond, de grands marronniers. Il y sentait un peu l'avant-dernier siècle, et à cause de cela Henriette Tisserel, qui possédait très fort le sens des choses indéfinissables, avait fait tendre les chambres et le salon d'indiennes à ramages et de papiers à personnages. Ce n'étaient que carquois et que torches flamboyantes, que guirlandes et rubans noués à l'anse d'une corbeille, que chalumeaux et que tourterelles, que Myrtils et que Chloés. Le cabinet du docteur, à droite, dans le vestibule, était seul meublé sévèrement de bois de chêne et tapissé de papier-cuir. Le nickel de quelques instruments brillait sur la table de travail, posés dans la laine rouge ; sur la cheminée trônait un bronze, souvenir d'une vieille cliente riche.

En entendant le pas de son frère dans l'escalier, la jeune fille ouvrit sa porte. Elle était prête pour le coucher ; les cheveux nattés en tresses brunes qui lui pendaient aux reins ; un peignoir rouge, libre de formes et traînant, cachant la robe de nuit dont les dentelles affleuraient aux manches. Sous ces étof-

les flottantes, on la devinait très mince et gracile. Le col large de la robe dévoilait les secrets du port de tête ; elle avait une manière très spéciale de rejeter en arrière la nuque, ce qui tendait l'ossature délicate du menton, les lèvres, le nez au profil retroussé, toute l'expression du visage comme vers d'imaginaires tendresses auxquelles elle marchait. Même ses yeux aimaient, on ne savait quoi, rien sans doute, ou bien tout...

Ils s'embrassèrent ; elle lui fit un petit reproche pour rentrer si tard, et ils causèrent de leur journée, adossés au chambranle de la porte.

—Ton petit homme qui avait le croup ? sauvé ? quelle joie ! Et le pauvre vieux monsieur de la rue Thiers, toujours en vie ? Tu es prodigieux, Paul, je t'assure ; alors pas de mort aujourd'hui ?

—Si, une typhique, une jeune femme.

—Quel âge ?

Et elle pâlisait.

—Vingt-huit ans.

—Vingt-huit ans ! c'est affreux ; tu avais bien prescrit les bains froids, les lotions ?

—Tout, ma petite, sois tranquille, je sais mon métier aussi bien que toi. Que veux-tu ? Il faut pourtant que les malades meurent de temps en temps.

Il fit un geste de parfaite impassibilité ; un vrai geste de médecin qui connaît la mort, qui la touche, qui la viole, pour qui elle n'est plus qu'un accident, un résultat fatal et indifférent.

Henriette demeurait triste comme chaque fois que son frère perdait un malade. Il devait lui cacher la moitié de ses décès ; elle l'en aurait moins aimé. Elle dit encore :

—J'ai aperçu ton interne cette après-midi en me promenant.

Elle présentait qu'il aimait Jeanne Bœrk ; et, selon ce qui arrive souvent entre frère et sœur très unis, elle participait de ce sentiment, elle s'y associait ; elle aurait voulu, comme s'y prend un homme qui fait sa cour, encenser et aduler cette inconnue dont elle était jalouse. Elle éprouvait envers l'étudiante, non pas de la sympathie, mais un besoin de conquête, le besoin de la gagner à Paul dont elle souhaitait passionnément le bonheur. Elle ajouta :

—Sa mise originale me plaît tout à fait.

Le docteur reprit, sans pouvoir réprimer l'éclair de joie qu'eurent ses yeux :

—Cécile et moi nous l'avons vue aussi ce soir de la terrasse du café. Cécile ne la connaissait pas.

—Avait-elle sa cape jaune ?

Elle attendait toujours une confiance de sa part, mais chaque fois qu'ils parlaient de Mlle Bœrk, leurs propos n'étaient basés que sur certains détails extérieurs de sa personne ; il y avait après cela une limite que Tisserel n'enfreignait jamais. Il était confus, inconsciemment, d'avouer, devant la solide et généreuse affection de sa sœur, ce qu'il éprouvait pour l'insensible fille dont il n'attendait que du chagrin.

—Elle avait sa cape jaune, comme toujours, répondit-il.

—Et Monsieur Jean Cécile, comment l'a-t-il trouvée ?

—Charmante !

Et comme onze heures sonnaient à toutes les pendules, du haut en bas de la maison silencieuse, le frère et la sœur s'embrassèrent une dernière fois, et se quittèrent. Prestement, d'un mouvement vif qui fit battre les tresses sur les plis de sa taille, elle s'enfonça dans sa chambre ; et là, réfugiée en hâte devant la glace, pendant que ses yeux disaient son amer-tume, elle laissa tomber de ses lèvres, avec l'intonation qu'avait eue le docteur, ce seul mot :

—Charmantel !

Cette rêveuse et tendre fille avait dans le cœur un sentiment caché pour le docteur Jean Cécile.

II

Le docteur Jean Cécile, prêt à partir, ouvrit les fenêtres de sa chambre. Il venait souvent à ce balcon, et il pensait, plus qu'il ne rêvait, à mille choses diverses.

—Oui, je leur en veux, répondit-il mentalement à la question que lui avait faite Tisserel hier soir. Je leur en veux, parce que ce ne sont que des fantômes de femmes, et qu'elles nous trompent ; et chaque fois que je pourrai en démasquer une, je le ferai ; j'arracherai le charme, et je mettrai à nue la matière cérébrale qu'elles ont sous leur corsage, et je dirai aux autres hommes : voyez-vous ce que c'est qu'une cerveline...

En articulant cela, il pensait à Tisserel, et à l'étudiante qu'il allait voir tout à l'heure. Ce qui le poussait, c'était autant la rancune que son amitié.

Il y a deux ans, son chef de service à Lariboisière, le célèbre Ponard, lui avait un soir téléphoné pour lui indiquer une garde à faire dans une maison neuve de la rue de la Pépinière. Il fallait partir sur-le-champ. Il pensa que c'était pour une diphthérie et ne changea rien à son costume d'internat. Il se munit d'une blouse et de deux journaux pour la nuit, sortit et sauta dans un fiacre qui passait.

En descendant devant l'adresse indiquée, il nota la somptuosité de l'architecture, les loggias à chaque étage, l'emploi de la pierre de taille dans la façade, l'ampleur des balcons, et il s'en alarma, car il n'aimait pas les gens très riches. Sa timidité les redoutait, l'assurance que donne l'argent mortifiait sa gaucherie ; la plupart du temps, il sentait son savoir, sa valeur nuls pour eux.

Au quatrième étage, l'ascenseur s'arrêta ; les portes de verre jaune s'ouvrirent et un domestique à

faux-col glacé apparut devant lui, demandant :

—Monsieur est l'interne de monsieur le docteur Ponard ? Monsieur vient pour Madame ?

—Pour madame Lebrun ? Oui, c'est moi, répondit Cécile troublé.

Aussitôt, ses pieds se sentirent caressés dans une laine touffue de tapis. Il traversa une antichambre surchargée de fleurs, de roses surtout, qui s'effeuillaient par paquets sur les tables cirées, puis un salon petit, resserré habillé d'étoffes si claires qu'il lui parut tout blanc, à la lampe ; il n'eut pas le temps de voir les fleurs qui se cachaient ici dans les bibelots, mais il en respira les parfums en passant. Des fleurs encore dans une autre pièce semblant une bibliothèque. Les gens d'ici avaient évidemment une passion de bouquets, de parfums, une manie d'amateurs de roses. On était au mois de février, c'était un détail bien significatif de luxe à outrance.

Le domestique qui le précédait frappa à une quatrième porte ; une voix de femme dit d'entrer.

La malade était au fond, couchée dans un lit à quatre colonnes qui ressemblait à un catafalque et qui était visiblement copié sur l'art antique, avec ses enroulements d'étoffe remontant en quatre torsades au baldaquin. Sa tête, sa chevelure blonde de femme jeune, admirablement coiffée, reposait sur un oreiller de dentelle ; des dentelles aussi pendaient aux draps. A son entrée, quand elle bougea, il vit qu'elle portait une chemise de soie à reflets bleus. Son visage un peu bouffi de blonde grasse lui donnait environ trente-cinq ans, mais elle était, actuellement vieillie par une expression de souffrance aiguë ; elle de-

vait avoir moins. Elle n'était pas seule ; une vieille paysanne, sa cuisinière apparemment, la gardait.

—Monsieur, dit-elle, avec une concision de préambule qui est difficilement le fait des femmes, j'ai une fracture du pied avec plaie ; ma blessure doit être surveillée à cause de la sortie des esquilles et des lavages continuels qu'il faut. Mon excellent ami, le docteur Ponard, a pensé que vous voudriez bien vous charger de moi pour cette nuit.

—Oui, madame, répondit Cécile, si gêné qu'il lui était égal de paraître un rustre avec cette réponse niaise.

Il cherchait une place pour son chapeau et le petit paquet qu'il tenait. La malade s'en aperçut, et des yeux fit signe à la vieille servante de le décharger : ce qui indiquait combien elle était maîtresse d'elle et pleine de savoir-vivre, jusque dans sa souffrance.

Cécile s'était dit dès l'entrée : "C'est une demi-mondaine." Et si elle portait une sorte de masque grave, noble presque, tel qu'on n'en voit pas aux femmes qui font du plaisir leur règle, il l'attribua au ravage secret de la douleur dans ce corps luxuriant. Elle l'étonnait, le déroutait. Il se sentait très regardé par elle, très analysé dans tous ses gestes ; mais il ne concevait envers elle aucune liberté.

—Voulez-vous me montrer votre blessure ? demanda-t-il de sa voix rude.

Elle ouvrit elle-même le lit, et lui, redevenant médecin, c'est-à-dire lui-même, l'être sûr et fort qu'il était réellement, ôta le pansement, prenant à poignée et fermement ce pied tuméfié, bleui, brûlant, pendant qu'entre elle et lui, par mots brefs, s'engageait un dialogue de renseignements sur l'accident. On aurait



BELLES IMAGES SAINTES



20 pour 10 cts

J. V. CELINAS & CO.

DEPT. 184
MANCHESTER, N. H.

dit deux hommes causant. Elle lui racontait, sans un seul détail intempestif, comment elle était tombée en sautant de voiture, le diagnostic de Ponard, ce qu'il avait prescrit ou prévu. Elle ne poussa pas un cri quand il palpa les os brisés ; elle cessa seulement de parler, épuisée par ce qu'elle souffrait.

La vieille servante le conduisit dans la pièce contiguë qui était le cabinet de toilette où il pourrait purifier sa trousse. A onze heures, un premier pansement ayant été fait, la jeune femme sonna, et le domestique apporta sur un guéridon un goûter servi, du bouillon, des vins, des biscuits. Cécile refusa. Il lui eût été odieux de manger près du lit où souffrait cette belle créature. Depuis son arrivée, ils n'avaient échangé que les mots strictement nécessaires. Il allait falloir causer ; le malheureux se demandait anxieusement de quoi ; mais elle coupa court à ses perplexités. Elle déclara qu'elle allait dormir ; elle pria sa gardienne de conduire Cécile à son cabinet, où il serait confortablement avec quelques livres, dont certains pourraient lui plaire.

Ainsi, elle trouvait indiscret qu'il connût même son sommeil ; elle l'écartait ; elle avait toutes les délicatesses voulues ; s'était-il donc trompé, et cet intérieur odoriférant de femme jeune et isolée n'était-il pas le logis qu'il paraissait ? D'ailleurs, tout y était admirablement correct et d'air honnête. La vieille servante était la parente ou la mère du valet de chambre ; elle n'avait pas quitté d'une seconde sa maîtresse, et elle gardait à son égard cette sincérité dans le respect que donne aux gens de service l'estime.

La proximité de la gare du Havre mettait dans ce quartier une animation nocturne, et quand le grondement des voitures s'apaisa, on commença d'entendre ici le tonnerre sourds des trains, leurs sifflets, leurs appels. Cécile, encore aujourd'hui, après tant de mois, revivait dans la précision de la réalité cette nuit étrange, passée à la porte de cette femme ; prude ou folle, vénéra-

ble ou courtisane, en tout cas mystérieuse et attirante comme une énigme.

A l'heure qu'on sortait des théâtres, une allée et venue se produisit à la porte. Le carillon de la sonnette éclata plusieurs fois, et Cécile reconnut des voix d'hommes qui s'informaient de la patiente. Il essaya de lire, mais il choisit successivement cinq ou six romans dans la bibliothèque sans rien trouver qui l'amusât. Quand madame Lebrun le fit appeler, à deux heures du matin, son opinion sur elle était faite ; il était moins gêné ; en la soignant il osa lui dire :

— Il faudra pourtant bien que ce pied-là ne soit pas déformé.

Mais elle ne sourit même pas : elle souffrait trop ; les mains jointes, elle le suppliait de lui accorder une piqûre de cocaïne. La température montait ; elle avait aux yeux des larmes de fièvre ; il éprouva un plaisir inconscient de la soulager.

Lorsque Ponard fut venu faire sa visite, le matin, ils partirent ensemble. Dans la rue, à peine eurent-ils touché le trottoir que Ponard, un grand diable sec et roux, lui dit en souriant :

— Elle est charmante, hein ? Vous ne me remerciez pas ?

— Mais si, Maître, je vous remercie ; seulement cette belle dame vous aura sans doute moins de reconnaissance que moi.

— Comment donc, mon cher ? Elle vous a trouvé délicieux et parfait.

— Qui est-ce ? demanda Cécile en rougissant.

— Qui est-ce ? avais-je donc oublié de vous le dire ? Mais c'est Pierre Fifre, l'auteur de "Paysans", de "Madeleine-Capucine", vous savez bien, l'année dernière, à l'Odéon, ce succès...

— Une femme ? Pierre Fifre ?

— Tiens ! et laquelle encore ! Pauvre petite ! Quel dommage de la voir massacrée comme cela. C'est qu'elle n'a que son talent pour vivre. C'est l'épouse divorcée d'un grand banquier d'ici ; il ne lui donne pas ça, c'est honteux ; elle a horreur des procès, alors elle trime ;

l'argent sort par les fenêtres et rentre par la porte ; elle vous gagne ça comme un homme, en quelques traits de plume.

— C'est luxueux chez elle, hasarda Cécile.

— Oh ! luxueux ! fleuri plutôt. Ses amis savent comme elle aime les roses, et grâce à eux cela foisonne chez elle. Car on l'adore, vous savez ; ses amis, hommes et femmes, raffolent d'elle ; elle est leur amie gâtée. Elle est si bonne et si... haute dans son malheur, et si brave contre le sort.

Pendant plusieurs jours après ce dialogue, Cécile demeura gêné par le seul souvenir de cette jeune femme qu'il avait méconnue. Il se rappelait sans cesse, honteux et dépité, le geste qu'il avait eu pour soutenir son pied souffrant, en lui disant désinvoltement : "Il faudra pourtant bien que ce pied-là ne soit pas déformé." Cette galanterie bête et sans façon, s'adressant à cette femme de valeur, à cette respectable femme, le couvrait maintenant de confusion. Qu'avait-il dû paraître à ses yeux ?

Un mois passa. Il cessa de penser à son aventure de la rue de la Pépinière, d'autant que le souvenir lui en était plutôt fâcheux. Ponard et lui n'avaient plus jamais parlé de la belle romancière ; c'était fini ; quand, un après-midi, comme il travaillait dans sa chambre de l'hôpital, on frappa chez lui. C'était son chef de service qui introduisait à ses yeux, vêtue d'une claire robe de drap bruissante et soyeuse, l'élégante "authoress" dont le blond visage n'était qu'un sourire sous son grand chapeau.

Le timide Cécile rougit et perdit la tête ; ses yeux affolés cherchèrent un fauteuil qu'ils ne virent pas sous les livres. Pendant ce temps, la jeune femme, qui marchait encore avec une difficulté légère, s'aidant d'un manège d'ombrelle pour avancer, lui tendait la main, et il reconnut cette voix de l'autre jour qui lui remémorait le lit, les torsades de damas, le baldaquin et la chambre parfumée sous le jour pâle de la lampe.

— Je suis venue vous remercier

moi-même, disait-elle ; une lettre ne m'aurait pas suffi: le docteur Ponard me l'a affirmé, vous avez contribué autant que lui à ma guérison, et je vous dois, comme à ce vieil ami, de n'être pas infirme aujourd'hui.

—Je n'ai rien fait, madame, balbutia-t-il.

—Quoi, vous n'avez rien fait? Ne l'ai-je pas senti quand vous m'avez broyé les os à votre second pansément, reprit-elle en riant. Il paraît que c'est là que vous m'avez sauvée.

Sa gaieté, son élégance bruyante de Parisienne, tout le féminin épanouissement de sa personne emplissait la chambre de l'étudiant. Lui eut l'instinct qu'il ne pourrait plaire à une telle femme que par la franchise de sa simplicité. Elle le dominait. Il parla de lui, de son enfance, de ses parents, de la ville de Briois et de ses monuments. Il parlait en sentant ces sujets très au-dessous d'elle, mais il était trop peu artiste pour se lancer dans une conversation vraie avec cette femme célèbre, et il espérait la toucher, intelligente de tout comme elle devait être, par cette humilité.

Quand elle fut partie, il trouva sur sa table, pliés pas sa main dans une minuscule enveloppe, deux billets de cent francs.

Ses besoins faisaient qu'il aimait l'argent, mais la possession de celui-ci lui déplut et le gêna. Il eût l'idée de lui renvoyer cette somme ou de la lui faire remettre par Ponard. Il lui survint une dette de jeu qu'il solda avec la plus grosse partie de ces billets.

Il s'imaginait avoir été ridicule aux yeux de la brillante femme, et le souvenir qu'il en gardait se terminait de ce mécontentement de soi. Puis il se rappelait, en d'autres moments, l'autorité que son métier lui avait un instant donné sur elle, et comme elle l'avait supplié pour la cocaïne dans ses souffrances. La joie qu'il avait eue alors à la calmer lui revenait au cœur, décuplée ; il la savourait, l'exagérait, magnifiant en pensée ce geste minime de soulager, par une piqûre de sa lancette, cette belle jeune femme.

Un matin, Ponard lui dit entre deux salles: "Vous savez que vous avez tout à fait conquis Pierre Fi-

re, et qu'elle veut absolument vous avoir à dîner ce soir avec moi." Il lui sembla qu'on le prenait par les épaules et qu'on le jetait tout vivant dans le Paradis. Jamais rien ne lui avait donné de soi cet orgueil; ni ses lauriers au collège, ni ses examens de fin d'année où il obtenait toujours des notes rares, ni ses succès d'étudiant joli garçon parmi les femmes, parce que jamais rien n'avait été si imprévu, si morne et désire et inaccessible en même temps. Il lui avait plu! Elle le demandait! Alors il pouvait ouvrir grandes les écluses à ce flot de passion qu'il s'étouffait à repousser depuis des semaines; alors il la reverrait!

Le mois finissait et il y avait dépensé son trimestre. Il alla chez un fleuriste du boulevard pour commander des roses, mais on lui refusa le crédit. Il courut chez un changeur. Il vendit sa montre: on lui en donna un louis; il ajouta son épingle, les boutons de sa chemise: il eut un autre louis. Mais ce bouquet qu'il voulait devait être une folie; quelque chose d'outré, de démesuré, qui

(à suivre)

"Les contemporains"

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8o.

Abt Un an, 6 francs. Un numéro, 0 fr. 10.: Spécimen gratuit sur demande. Biographies parues en décembre 1908: Archiduc Charles. — Beaumarchais. — Maréchal Mouton, comte de Lobau. — Barthollet, médecin et chimiste.

Biographies à paraître en janvier 1909: Abbé Rambaud, homme d'œuvres. — Stofflet, général vendéen. — Charette, général vendéen. — Victor Orsel, peintre.

Adresse du numéro justificatif: Secrétaire de la Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

Decouverte Merveilleuse

Guérison Radicale,
sans Opérations,

DES TUMEURS!

Cancers, Loupes, Kystes, Sigues, Verrues, Etc.
CONSULTATIONS GRATUITES

MME SOTTIAUX,
Herboriste Français

998B, Rue St-Denis, Montréal.
Certificats fournis sur demande.



POUR VOUS SERVIR MESDAMES

Nous vous offrons un service de Pharmacie à des prix réduits tout en maintenant la qualité des produits et le service prompt et sûr qui caractérisent les

LES 4 PHARMACIES

Henri Lanctot

Nourriture pour Enfants

Nestle's Food 36c
Allenbury's Food 45c et 85c
Horlicks Malted Milk 45c et 85c

Toniques, etc.

Sirop Roche au Thiocol \$1.25
Vin Vial 1.25
Quina Laroche 1.35
Quinum Lafarraque grand flacon. 1.75
Carnine Lefrancq \$1.75 et \$3.25
Seidlitz Chanteaud49

Chocolats de Lowney, de McConkey

Pour vos prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos quatre pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

Coin Ste Catherine et St-Denis

Coin St-Laurent et Prince Arthur,
447 St-Laurent, pres De Montigny,
Nouvelle pharmacie :
Coin St-Denis et Square St-Louis

"DIOZO"

Le merveilleux désinfectant proprement mi en petites boîtes magnifiques d'aluminium, qui contient une matière antiseptique, connu pour être le désinfectant et le destructeur de mauvais ses odeurs le plus puissant sur terre, d'une odeur toujours agréable et détruisant les germes des maladies microbiennes, prévient la contagion, chasse les mites de vos gardes robes, chasse les cancrelas, la vermine et les souris, etc, etc. Vendeuses et vendeurs demandés pour Montréal et toutes les autres villes du Canada.

Echantillons envoyés sur réception de \$1.25

S'adresser à

N. PAQUETTE, Agent général,
1800 Ontario Est Montreal

N'oublions pas que tous les Canadiens ont le devoir d'encourager la littérature nationale et que c'est être patriote que de déboursier quelques dollars par an dans ce but. La Librairie Nationale, Casimir Hébert, 200 rue Saint-Denis, Montréal, est la seule librairie au Canada s'occupant exclusivement des œuvres du terroir. Elle mérite l'encouragement de tous et compte que ces efforts pour la diffusion des œuvres canadiennes trouveront un écho dans votre cœur et que votre patriotisme se traduira par une commande. Demander un catalogue. LIBRAIRIE NATIONALE, CASIMIR HÉBERT, directeur, 200 RUE ST-DENIS, Montréal.

Librairie Nationale Vient de paraître :

78a rue ST-DENIS

Coin Lagauchetière, MONTREAL

Casimir Hébert,

Libraire Expert, Éditeur,
Commissionnaire

DUCET (Louis-Joseph).—“La Chanson du Passant”.
— Poésies canadiennes, 1 vol. in-8 de 112 pp. Prix: 0.60, franco par la poste : 0.67.

C'est le premier volume publié par la Librairie Nationale et voici l'appréciation qu'en fait un poète déjà connu :

“Dès son premier livre de vers, M. Louis-Joseph Ducet se révèle un des meilleurs poètes de chez nous. “La Chanson du Passant,, est une page d'art franchement “originale ajoutée à la jeune littérature canadienne.”

(ALBERT FERLAND de l'Ecole littéraire de Montréal.)

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur

Coin des rues Tel. Bell Est 173
Ste.Catherine et Beaudry Marchands 520

Semaine du 18 JANV.

“Les Oberlés”

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

L'AME SOLITAIRE

Poésie par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe imprimé à Paris.

1 volume 7 1-2 par 5, broché.....88c.
“ demi reieure chagrin.....\$1.35
Pleine reliure, veau souple, rouge,
tranche rouge.....1.40
Demi reliure, morceau
Demi reliure, marocain poli, avec coin tranche dorée.....2.10
Demi reliure, amateur chagrin, avec coins, tranche dorée.....1.85
Pleine reliure, chagrin, 1er choix, tranche dorée.....2 90

Librairie Beauchemin

(A responsabilité Limitée)

256, rue St. Paul, Montréal.

Nos dents sont très belles naturelles, garanties.
INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue St.-Denis, Montréal:



GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette,

Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVES STORE

431, RUE STE-CATHERINE Ouest
PHONE UP 1068

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal

DE LA GARDE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a. m., a7.45 p. m.
TORONTO, CHICAGO, b8.45 a. m. a10.00 p. m.
OTTAWA, b8.35 a. m., c8.55 a. m., b4.00 p. m., a9.50 p. m., a10.15 p. m.
SHERBROOKE, b8.25a.m., b4.30p.m. d7.25p.m.
HALIFAX, ST-JOHN, N- B., d7.25 p. m.
ST-PAUL, MINNEAPOLIS. a9.50 p. m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.15 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b9.00 a. m. à 2 p. m. à11.30 p. m.
TROIS-RIVIERES, a9.00 a. m., a 2.00 p. m., b5.10 p. m. a 11.30 p. m.
SHAWINIGAN, FALLS: b2.00 p. m.
OTTAWA, b8.30 a. m., b5.45 p. m.
JOLIETTE, b8.20 a. m., B9.00 a. m. b5.00 p. m.
ST-GABRIEL, b9.00 a. m., b5.00 p. m.
STE-AGATHE, b8.45 a. m., c9.15 a. m. (1) 1.30 p. m. b4.00 p. m.
NOMINGUE, R. 8.45 a. m., c9.15 a. m., b4.00 p. m., [a] Quotidien, [b] Quotidien, excepté les dimanches, (c) Dimanche seulement, (d) Quotidien excepté le samedi, (1) Samedi seulement, (R) Lundi, mercredi et samedi.

A. E. Lalande, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS.

Synopsis des Réglements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

Toute section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest: excepté les lots 8 et 26; non réservés; pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix huit ans sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus au moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils fille frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des système ci-dessous:

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte, quant à la résidence, pourront étre remplies par le fait de résider sur le dit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père—ou la mère si le père est décédé—de toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront étre remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

4 Le mot “voisinage” des deux précédents paragraphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées au routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résidant en concordance avec les articles ci-dessus pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY,

Sous-ministre de l'intérieur.

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Pourquoi devient-on Tuberculeux?

Parce qu'on ne tient pas compte d'un rhume de cerveau.

Parce qu'on néglige un rhume de poitrine.

Parce qu'on ne soigne pas une bronchite.

Parce qu'on ne sait pas préserver, aseptiser, antiseptiser tes voies respiratoires.

Parce qu'on ne connaît pas ou qu'on n'emploie pas les

CAPSULES CRESOBENE

Avec les CAPSULES CRESOBENE on empêche les rhumes de cerveau de tomber dans la poitrine. On calme la toux de la grippe ou de la bronchite, dont on cicatrise les lésions, terrains propices aux bacilles. On donne de la respiration aux Asthmatiques, aux emphysémateux. On préserve ses Voies respiratoires de l'invasion microbienne en aseptisant l'arbre aérien jusque dans ses ramifications les plus intimes.

Les CAPSULES CRESOBENE possèdent une efficacité prodigieuse et opèrent des guérisons merveilleuses.

Que de temps gagné! Que d'ennuis supprimés! Que de catastrophes évitées! Par l'emploi de ce merveilleux produit.

En vente dans toutes les pharmacies. Prix, 50c. le flacon.

Dépôt général: Pharmacie Décarv, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal. (No. 2)

Ecoles du soir

Les écoles gratuites du soir, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes, à Montréal et à Québec, du premier octobre au premier mars, chaque année.

On y enseigne le FRANÇAIS, L'ANGLAIS, le CALOUL, L'ECRITURE et la COMPTABILITE.

MONTREAL et BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J. H. BERGERON, 119 rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé Th. G. Rouleau, Principal de l'Ecole Normale Laval.



LA GENE

Le secret de rire toujours, aussi le moyen de se débarrasser de la gêne, sous quelque forme que ce soit, chez les deux sexes, jeunes ou vieux, de cette gêne qui rend esclave quelquefois, ridicule toujours et vous empêche d'occuper la place que vous

méritez en ce monde, Détails complets envoyés gratis sur réception d'un timbre de 2 cents.

Adressez :
THE DOMINION AGENCY
Dept. 3

107 St. Jacques, Montréal, Qué.

GUÉRISON GARANTIE DE TOUTES les MALADIES des PIEDS

— PAR —
Mme. E. RATELLE, Spécialiste
Successor du célèbre Professeur E. RATELLE
Maison établie depuis 47 ans.
- Traitement Efficace Des -
Corps, Oignons; Ongles Incarnés,
Transpiration Etc., Etc ,
MME. E. RATELLE, Pédicure,
163 RUE ST. DENIS, Montreal.

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez :

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrages exécuté à prix modéré.
Tel. Bell Est 1949

SPECIALISTE DIPLOMEE

Pour

Massages de tous genres

Traitement du Cuir Chevelu,
Massage de la Figure et du Corps.

Résultat Immédiat satisfaisant GARANTI

Sur demande, nous traitons nos patients à domicile.

Madame A. L. BLATCH,

SPECIALISTE

902 AVENUE ESPLANADE ANNEXE

Près rue Fairmount

MILE END

CIGARETTES



SWEET CAPORAL

fumées
universellement

FOURRURES

Hâtez-vous si vous voulez bénéficier de l'escompte spécial que nous continuerons de donner pour quelques jours encore sur toutes nos marchandises, Nous offrirons entre autres

Manteaux rat musqué dans les derniers styles à de très bas prix.

Manteaux Near Seal depuis.....\$22 50
Haute qualité de Manteaux doublés et garnis [de fourrure.....\$45,00
Manteaux Pony de Russie depuis.....\$35.00
Cravates et Manchons Near Seal, le set...\$10.00
Cravates et Manchons en écureuil, le set...\$15.00 et plus



O. NORMANDIN,

GROS ET DETAIL

350 BOULEVARD ST-LAURENT,